rière militaire en France à l'étude du droit. Le fils était naturellement très agité à la suite de cette conversation. Il se rendit à Bonnevoie pour remettre la lettre de l'abbé Putz ; le prieur de l'abbaye qui était son ami le retint jusqu'au soir. Le chagrin l'avait tellement énervé qu'en voulant rentrer à Luxembourg, il prit le chemin de la Porte de Thionville, de sorte qu'il trouva la porte fermée quand il remarqua son erreur et qu'il dut passer la nuit à Hesperange. Le lendemain, le père lui cita en plaisantant des vers du Distrait de Regnard, mais le fils avait plutôt envie de pleurer.

Pour l'arracher à sa tristesse, le pensionnaire lui proposa d'aller le lendemain à Longwy pour sonder si sa cousine Victoire voulait bien l'épouser. La famille et les connaissances lui firent un accueil cordial, mais il se sentait « bête comme Georges Dandin », d'autant plus que sa santé était délabrée par les insomnies. Il fit bien quelques allusions à un mariage avec la cousine, mais la famille « ne respiroit que la poudre des sacs d'or et d'argent » que le père Merjai n'avait pas, deux tantes du jeune homme n'auraient pas vu ce mariage d'un œil favorable. En retournant le 27 octobre à Luxembourg, il résolut de conseiller à Charlotte d'attendre qu'il eût atteint l'âge de 25 ans, afin qu'il pût disposer de son héritage. Naturellement il rejeta la responsabilité de sa manière d'agir sur la pédanterie du père, et il réitéra ses plus tendres serments de fidélité. Il pria la jeune fille d'envoyer toutes ses lettres au Père Mansuet, recollet à Luxembourg, qui était le directeur de conscience et le confident de son amant.

La bourse que Merjai allait obtenir au Collège Mylius de Louvain avait appartenu avant lui à Leo de Diekirch qui venait de passer sa licence. Le soir du 28 octobre, le pensionnaire informa son fils qu'il devait se rendre à Louvain avec la diligence qui allait partir lundi le 3 novembre à 11 heures du matin ; de cette façon, le jeune homme put encore remettre lui-même la lettre à Charlotte à la poste d'Allemagne qui allait partir le 30. En bon latiniste, il compara son sort à celui d'Ovide obligé de quitter Rome pour le pays des Gètes barbares. Il s'était fait faire de grandes bottes et une ample jaquette bleu de roi ; la malle dans laquelle il emballa ses livres et ses habits lui sembla un cercueil. Lors du départ avec la lourde diligence tirée par 6 chevaux, il mit des éperons aux bottes, une longue épée semblable à celle de Don Quichotte et un tricorne. La vue du gibet sur la route de Strassen aggrava encore ses sentiments mélancoliques. Par Martelange, Bastogne, Roumont, Emptines, Merjai arriva le 6 à Namur où il assista à un service dans l'austère église St-Loup. Le patron de l'hôtel d'Ascamp, Nicolas Grismonster était un ami de F.-X. Merjai ; le fils y trouva une joyeuse compagnie d'avocats, de procureurs, de commerçants, avec quelques officiers du régiment de Murray. Pour éviter un détour par Bruxelles, il ne quitta Namur que le surlendemain, après avoir fait une visite à deux recollets amis de son père ; ceux-ci lui servirent de l'excellent champagne. Le 8 novembre il partit en diligence en compagnie d'un carme déchaussé, d'un bourgeois de Namur, d'une religieuse bernardine et de deux dames.